NOTICE HISTORIQUE

SUR

M. ALEXIS-CASIMIR DUPUY.

14.

NOTICE HISTORIQUE

SUR

M. ALEXIS-CASIMIR DUPUY,

ANCIEN PROFESSEUR DE L'ÉCOLE NATIONALE VÉTÉRINAIRE D'ALFORT ET DIRECTEUR DE L'ÉCOLE NATIONALE VÉTÉRINAIRE DE TOULOUSE ;

Par M. H. BOULEY,

Professeur de clinique à l'École nationale vétérinaire d'Alfort.

LUE DANS LA SÉANCE PUBLIQUE

TENUE A L'ÉCOLE D'ALFORT LE 1er SEPTEMBRE 1850

SOUS LA PRÉSIDENCE

DE

M. LE MINISTRE DE L'AGRICULTURE ET DU COMMERCE.

PARIS

TYPOGRAPHIE DE E. ET V. PENAUD FRÈRES,

10, RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE.

1850

14

NOTICE HISTORIQUE

SUR

M. ALEXIS-CASIMIR DUPUY.

Monsieur le Ministre, Messieurs,

Il est d'usage, dans les institutions de la nature de la nôtre, d'évoquer, aux jours des solennités, le souvenir des hommes que la mort a détachés de nous, et de rappeler les titres par lesquels ils se recommandent à la reconnaissance de ceux qui les suivent dans leur propre carrière.

Fidèle à cette pieuse coutume, je vais aujourd'hui, organe de mes collègues, raconter la vie et les travaux de M. Alexis-Casimir Dupuy, ancien professeur de cette Ecole, enlevé à la science et à notre profession dans le courant de l'année 1849. Puissé-je, en acquittant envers notre laborieux maître cette dette de reconnaissance, allumer dans le cœur des élèves qui m'écoutent la noble flamme de l'émulation, et les engager à marcher avec ardeur sur les traces d'un homme auquel la science est redevable d'un grand nombre de travaux utiles.

Alexis-Casimir Dupuy était né à Breteuil, petite ville de l'ancienne Picardie, le 27 septembre 1775. Fils d'un cultivateur maître de poste, il dut être initié de bonne heure au maniement des animaux domestiques, et ce fut, sans doute, sous l'influence de ces premières impressions de son enfance. qu'il se détermina à embrasser la carrière à laquelle il se voua plus tard avec tant d'ardeur.

Il y avait peu d'années, lorsque Dupuy vint au monde, que les Ecoles vétérinaires de Lyon et d'Alfort avaient été fondées. Dans le principe, ces institutions ne pouvaient pas se montrer très-exigeantes, sous le rapport des conditions d'instruction première, envers les jeunes gens qu'elles admettaient dans leur sein. Il fallait d'abord qu'elles appelassent à elles les fils de cultivateurs peu aisés, des forgerons empiriques ou des guérisseurs de profession, afin de les initier, par une science tout élémentaire, à des méthodes rationnelles de traitement des bestiaux, et de diminuer, autant que possible, l'influence des praticiens ignorants dont ce traitement était alors dans nos campagnes l'apanage exclusif.

Dupuy n'aurait donc pas eu de grandes difficultés à vaincre pour être reçu dans les rangs de leurs élèves ; l'éducation du village eût été pour cela suffisante. Mais son père avait heureusement compris qu'une instruction première solide était dans toutes les carrières une garantie plus grande de réussite, et le jeune Alexis fut placé par lui au collége de Beauvais, où il fit ses premières études, et plus tard au collége de Louis-le-Grand, à Paris, où il les termina.

Dupuy avait dix-sept ans lorsqu'il sortit du collége ; c'était en 1792. L'Europe coalisée contre la France venait de lancer, par l'organe du duc de Brunswick, son terrible manifeste, et de partout les jeunes hommes, entraînés par l'ardeur du patriotisme, couraient aux armes et volaient à la défense de nos frontières menacées et déjà envahies. Dupuy ne demeura pas sourd à l'appel de la patrie en danger, et, malgré son jeune âge, il prit son rang dans ces premières cohortes de volontaires qui n'hésitèrent pas à se mettre en ligne devant les vieilles phalanges du grand Frédéric. Il fit ainsi, à titre d'enrôlé, les premières campagnes de la Révolution et eut l'insigne honneur de prendre part à la bataille de Jemma-

pes, où son courage lui mérita la dignité de porte-drapeau.

Mais le métier des armes était peu en rapport avec la nature essentiellement studieuse de Dupuy ; aussi le voyons-nous après trois ans de service militaire abandonner sans regret la carrière pleine d'avenir dans laquelle il s'était lancé sous l'incitation fébrile d'un moment, et revenir à la profession plus modeste vers laquelle sa vocation l'entraînait. Le 18 pluviôse an III, c'est-à-dire en 1795, Dupuy, vétéran de vingt ans, entra à l'École d'Alfort comme élève délégué par le district de Breteuil. Là, ses études furent ce que devaient faire pressentir et son ardent amour pour le travail et l'éducation première qu'il avait reçue. Au bout d'une année de séjour, le 10 germinal an IV, il remportait le premier prix de théorie. Un an plus tard, le 22 fructidor an V, il était nommé répétiteur par décision du jury d'examen. Enfin, le 26 nivôse an VI il obtenait, à la suite d'un concours, la place de professeur de botanique, de chimie pharmaceutique et de matière médicale (15 janvier 1798). Dupuy avait alors vingt-trois ans. En moins de trois années il s'était élevé des bancs du débutant à la chaire du professeur ; avancement rapide, favorisé sans doute par les circonstances du moment, mais qu'elles ne suffisent pas à expliquer, car Dupuy avait pour juges Chabert, Flandrin, Gilbert, Huzard, qui auraient hésité certainement à appeler à une haute position dans l'enseignement un jeune homme dont ils n'auraient pas reconnu la capacité supérieure. Gilbert surtout, que Dupuy se plaît quelquefois à appeler dans ses écrits « le nouvel Argonaute mort en Espagne marchant à la conquête d'une autre Toison d'or, » Gilbert avait distingué Dupuy et l'encourageait de sa protection et de ses conseils. Pronostiquant son avenir lorsqu'il fut nommé professeur de *matière médicale*, il lui disait que « c'était

à lui qu'était réservé de nettoyer cette écurie d'Augias, » faisant allusion par ces paroles au fatras de formules incohérentes dont la matière médicale vétérinaire présentait alors le bizarre assemblage. Dupuy aimait à se rappeler ces paroles de son illustre maître; il les cite souvent avec orgueil dans ses écrits, et l'on peut dire que, s'il n'est pas parvenu à accomplir tout à fait la tâche herculéenne que Gilbert lui avait assignée, ses efforts ont toujours tendu vers la simplification intelligente de cette branche de la vétérinaire.

Parvenu au professorat à un âge où l'on quitte à peine les bancs de l'Ecole, Dupuy sut comprendre la rigueur des devoirs que lui imposait la mission d'enseignement qui lui était confiée. Aussi, loin de se reposer dans la chaire que venaient de lui accorder les suffrages de ses maîtres comme récompense de son mérite et de son activité, il ne vit dans la position qu'il venait de conquérir que l'obligation de s'en rendre digne par de nouveaux travaux. Convaincu que le professeur n'est à la hauteur de sa tâche que lorsqu'il a embrassé tout l'ensemble des connaissances qui de près ou de loin se rattachent à la spécialité de son enseignement, Dupuy redevint élève pour achever et perfectionner son éducation médicale. Auditeur assidu des cours du Museum sur la zoologie, la botanique, l'anatomie comparée, la minéralogie, la chimie générale et appliquée aux arts, il trouvait le temps de suivre encore les cours d'anatomie, de physiologie, d'hygiène, de pathologie et de clinique de l'Ecole de Paris. Et ce n'est pas seulement aux sources vives de l'enseignement oral qu'il aimait à remplir sa coupe avide; pendant le temps dont il pouvait disposer en dehors des cours, il se retirait dans le sanctuaire obscur de quelque bibliothèque, pour se mettre en communauté d'idées avec tous les écrivains qui, depuis la plus haute antiquité jusqu'à

lui, avaient traité des sciences objets de ses études de prédilection. C'est ainsi que lui devinrent pour ainsi dire familiers les ouvrages d'Aristote, de Pline, de Columelle, de Végèce, d'Absyrthe et de tous les naturalistes célèbres de l'antiquité; ceux d'Hippocrate, de Galien et de tous les grands écrivains de la médecine humaine; et les traités de tous les hippiatres; et, enfin, toutes les publications vétérinaires depuis la fondation des Ecoles.

Grâce à ce travail opiniâtre que rien ne rebutait, Dupuy était devenu un véritable encyclopédiste dans le cercle des connaissances médicales et vétérinaires, et s'était rendu digne de ce titre de *savant* que l'on voit si souvent associé à son nom dans les ouvrages des auteurs qui font mention de ses nombreuses recherches.

Dupuy n'avait pas accumulé tant de trésors d'érudition pour en demeurer possesseur égoïste. Loin de là; son but, en se livrant à des travaux si étendus, était de faire participer la vétérinaire aux bénéfices de toutes les découvertes dont les sciences physiques, physiologiques et médicales s'étaient enrichies, et d'imprimer ainsi à cette science à peine sortie de l'enfance une vigoureuse impulsion. Cette tendance de son esprit, manifeste dans ses cours, où il prodiguait à ses élèves toutes les richesses de son savoir, apparaît bien plus évidente encore dans les nombreux écrits dont il a doté la science. Nous allons la retrouver, en effet, dans tout ce qu'il a publié sur l'anatomie pathologique, la pathologie, la physiologie, la thérapeutique, la matière médicale, la toxicologie, l'hygiène, l'agriculture, les institutions vétérinaires, etc.; car Dupuy a écrit sur toutes ces branches de la science, et souvent avec une très-grande autorité.

Pour éviter la confusion dans l'analyse de ces nombreux travaux, je ne suivrai pas l'ordre chronologique de leur ap-

parition ; j'aime mieux les diviser en différents groupes d'après les rapports d'affinité qui les unissent, et les envisager dans chacun de ces groupes, quelle que soit la date de leur publication.

Je me hâte de dire que je ne me propose pas de suivre, pied à pied, le savant professeur d'Alfort dans toutes les parties de la science qu'il a explorées ; ce serait sortir des limites que j'ai dû nécessairement fixer à cette notice. Je me contenterai de faire ressortir les idées dominantes qui marquent les travaux de M. Dupuy d'un cachet tout à fait original.

Les premières recherches dont la science vétérinaire est redevable à Dupuy ont trait à l'anatomie pathologique.

A l'époque où le jeune professeur de botanique et de matière médicale de l'Ecole d'Alfort fréquentait les cours et les amphithéâtres de l'Ecole de Paris, pour achever et compléter son éducation médicale, il eut souvent occasion de se trouver en rapport avec un jeune homme de son âge, peu connu alors, si ce n'est du petit groupe d'hommes d'élite qui l'entouraient, mais qui était réservé aux plus hautes destinées auxquelles l'homme de science puisse jamais aspirer. Ce jeune homme était Dupuytren. Il y avait entre Dupuy et lui de grands rapports d'affinité : même âge, mêmes goûts pour l'étude, même avidité de recherches, mêmes désirs de se rendre utiles et de se faire un nom dans leur sphère. Dupuytren et Dupuy se connurent, s'apprécièrent et se lièrent d'amitié très-étroite. Cette liaison eut une grande influence sur la direction que Dupuy imprima à ses recherches.

C'était l'époque où l'anatomie pathologique, obéissant à la puissante impulsion que lui avaient communiquée, à la fin du siècle dernier, les génies de Haller, de Portal, de Corvisart et de Bichat, tendait à prendre un nouvel et plus sublime es-

sor sous l'influence des travaux de Bayle, de Laennec et de Dupuytren lui-même. L'anatomie pathologique était alors une sorte de passion qui dominait tous les esprits supérieurs. On espérait qu'elle allait donner le secret, non-seulement du siége des maladies, chose qu'en grande partie elle a réalisée; mais encore qu'elle jetterait une grande lumière et sur leurs causes, et sur leur mode de développement, et surtout sur les moyens les plus rationnels de les traiter; promesses plus trompeuses, par lesquelles devaient se laisser facilement séduire de jeunes esprits pleins d'aspirations vers le mieux. Dupuy, qui vivait dans la société de Dupuytren, au milieu d'une pléiade de jeunes hommes dont quelques-uns étaient destinés à devenir illustres, devait nécessairement céder à leurs entraînements.

La médecine vétérinaire lui ouvrait pour cette nature de recherches un champ vaste et encore à peu près inexploré. Les travaux des Bartholin, des Bonet, des Morgagni, des Lieutaud, étaient restés pour elle presque complètement stériles. Qu'est-ce qu'une maladie dans les descriptions des hippiatres? un groupe de symptômes plus ou moins complet ou exact, représentant à leur esprit quelque chose d'indéterminé ou de fictif. Par delà les symptômes il n'y a plus que l'hypothèse, fausse presque toujours, et souvent ridicule. Sans doute les travaux des deux Lafosse avaient commencé à opérer une réforme sur ce point de la science. Bourgelat aussi avait bien compris les lumières que l'anatomie pathologique devait jeter sur la prognose des maladies des animaux; mais le temps lui avait manqué pour entrer dans cette voie; il n'avait pu que la montrer à ses élèves. Ceux-ci n'avaient pas fait défaut à son appel, et les travaux de Gilbert, de Flandrin, de Gohier, de Chabert, de Huzard, etc., témoignent de l'importance qu'ils attachaient

à l'ouverture des cadavres pour éclairer sur la nature de la maladie.

Ce serait donc être injuste envers les prédécesseurs et les contemporains de Dupuy que de le considérer comme le premier qui se soit servi de l'anatomie des tissus malades pour éclairer les études cliniques et pathologiques en vétérinaire. Mais Dupuy a le mérite considérable d'avoir, mieux que personne autre avant lui, dans notre médecine, cherché à rattacher les symptômes par lesquels les maladies se caractérisent aux lésions anatomiques intérieures dont ces symptômes ne sont qu'un des modes d'expression. Pour Dupuy, en effet, la lésion anatomique est toujours préexistante au symptôme; la lésion est la cause, le symptôme l'effet : voilà sa doctrine, doctrine qui n'est vraie que dans une certaine limite, mais qu'il était peut-être bon d'exagérer à une époque où les maladies étaient considérées comme des sortes d'êtres indéterminés, indépendants de l'organisme, vivant avec lui, sur lui, dans lui, mais ne s'y rattachant que par des liens insaisissables. C'est ce système ontologique, mal défini et mal formulé du reste, légué en héritage par l'ancienne hippiatrie à la vétérinaire moderne, que Dupuy se donna pour mission de détruire. « Qu'est l'observation si on ignore là où siége le mal? » venait d'écrire Bichat sur le frontispice de son immortel ouvrage. « Vous auriez pendant vingt ans, du matin au soir, « pris des notes au lit des malades sur les affections du « cœur, du poumon, des viscères gastriques, que tout ne « sera pour vous que confusion dans les symptômes, qui, ne « se ralliant à rien, vous offriront nécessairement une suite « de phénomènes incohérents. Ouvrez quelques cadavres, « vous verrez nécessairement disparaître l'obscurité que ja- « mais la seule observation n'aurait pu dissiper. »

Dupuy fait sienne cette pensée de l'illustre auteur de l'*Ana-*

tomie générale, et sous son inspiration on le voit se livrer avec une ardeur opiniâtre à l'étude des cadavres : semblable à ces infatigables pionniers qui fouillent un terrain jusqu'alors insondé pour tâcher d'y découvrir un filon de pur métal.

Le premier produit de ces explorations fut son ***Traité de l'affection tuberculeuse, vulgairement*** MORVE, PULMONIE, GOURME, FARCIN, *etc.* Rien que par le titre de son livre, Dupuy, on le devine, résolvait hardiment une question objet de dissidences sans fin entre ses devanciers et ses contemporains, celle de la nature de la morve. Qu'est-ce que la morve pour l'ancienne hippiatrie? une viciation des humeurs du corps et l'écoulement de ces humeurs devenues impures par les voies nasales : expressions vagues, qui n'avaient pas un sens précis pour l'esprit et qui servaient à formuler plutôt un pressentiment instinctif qu'un fait d'observation rigoureuse. Lafosse père le premier, secouant le joug des doctrines de son temps, osa interroger les cadavres et leur demander le secret de cette maladie. Frappé des profonds ravages qu'elle laisse dans les cavités nasales, et de l'absence presque complète de lésions partout ailleurs, il émet l'idée, bien hardie pour l'époque, que la morve était une maladie locale qui avait son siége exclusif sur la membrane qui tapisse les premières voies respiratoires. Après Lafosse, on en était revenu à l'ancien humorisme, en précisant et purifiant son langage. Paulet et Gilbert, par exemple, avaient établi entre la morve et la petite vérole une certaine analogie, basée bien moins sur les symptômes que sur la marche éruptive de l'une et de l'autre. Quant à Chabert, il s'était maintenu dans une sage réserve, étudiant les symptômes et laissant de côté la question de la nature du mal.

Ainsi, lorsque Dupuy vint, les esprits avaient oscillé d'un extrême à l'autre. Quel parti prend-il? le seul qui fût en

rapport avec la nature de son esprit investigateur, celui de rechercher dans les cadavres le mot de cette énigme toujours posée et jamais pénétrée. Laissant donc de côté et les hypothèses de l'ancienne hippiatrie et les conceptions ingénieuses de ses contemporains, il reprend les voies dans lesquelles Lafosse père avait commencé d'entrer, et, portant ses investigations au delà des limites auxquelles ce grand hippiatre s'était arrêté, il découvre qu'il y a dans la morve chronique une lésion des tissus bien plus répandue que le chancre des cavités nasales. C'est le tubercule dont il reconnaît l'existence et dans la trame de la pituitaire, et dans le poumon, et dans les ganglions lymphatiques, dans le foie, dans la rate, et jusque dans les os. De là à la conception d'un système nouveau sur la nature de la morve, il n'y avait qu'un pas ; Dupuy le franchit avec l'assurance que donne la foi dans la vérité d'une croyance.

Le tubercule, d'après les idées que Laennec a soutenues de toute l'autorité de son génie, est un tissu morbide qui possède en lui la raison de sa propre existence ; qui naît et se développe dans un organe en vertu de sa propre vitalité ; puis arrive à la mort en se ramollissant, et obéit ainsi à la loi de tout être doué de vie. Comme cette conception d'un des chefs de l'école anatomo-pathologique se prête bien à l'explication de la marche que suit la morve dans les différentes phases de son développement ! Cette maladie est lente à apparaître avec ses signes caractéristiques ; il y a déjà longtemps qu'elle mine sourdement l'économie lorsque ses premiers symptômes matériels se dessinent. Ainsi en est-il des tubercules; leur développement s'opère lentement et d'une manière obscure. Puis, cette première période écoulée, la morve se confirme ; la membrane nasale présente à sa surface des exubérances visibles à l'œil et perceptibles aux

doigts ; ce sont, d'après Dupuy, les tubercules de la pituitaire. Ces exubérances s'érodent à leur sommet et se transforment en chancres ; ce sont ces tubercules arrivés à leur dernier période, et qui se ramollissent. Tel est le système que Dupuy développe avec une complaisance, j'allais presque dire paternelle, dans son traité sur la morve ; système ingénieux qui, s'il n'est pas la vérité tout entière, a tout au moins le mérite d'en représenter une partie ; car le tubercule est une des lésions les plus constantes de la morve chronique, et c'est à coup sûr un fait considérable pour l'histoire de l'anatomie pathologique que la coexistence de ce singulier produit morbide avec une maladie comme la morve du cheval ; et quand même l'ouvrage de Dupuy sur l'affection tuberculeuse ne se recommanderait que par la découverte de ce fait, il aurait déjà des titres à notre considération.

Mais ce ne sont pas les seuls. Une fois posée comme prémisse la constatation de la nature tuberculeuse de la morve, Dupuy en tire une série de conclusions dont quelques-unes me paraissent irréfutables : celles, par exemple, dans lesquelles il établit le caractère héréditaire de la morve et son incurabilité par les moyens que fournit la thérapeutique ; celle surtout où il émet cette pensée large et féconde, que le seul moyen d'en prévenir les ravages est de perfectionner les races par des croisements et des accouplements bien entendus ; pensée inspirée par une intuition réelle à l'égard de la nature radicalement incurable de ce mal, qui transporte la question du traitement sur son véritable terrain et réduit à ce qu'elle est, c'est-à-dire au néant, la valeur de tout cet échafaudage de formules vantées dans tous les temps pour la guérison de la morve.

Vous pouvez juger, Messieurs, par cet aperçu que les circonstances me commandent de faire aussi rapide que pos-

sible, de la différence qui sépare la manière de Dupuy de celle de ses devanciers. Sous sa plume cette vieille question de la nature de la morve s'est rajeunie; la morve a cessé d'être un être fictif, comme dans les anciennes hypothèses des hippiatres; elle a pris un corps, elle est devenue une lésion des tissus de l'organisme; non pas cette lésion étroite et par trop circonscrite qu'avait reconnue Lafosse père, mais une altération profonde, étendue, générale, en rapport avec la gravité des symptômes par lesquels elle s'exprime.

Certes, si on se reporte au temps où elles furent énoncées, ces idées ont le mérite d'une grande originalité.

Mais c'est surtout au sujet de la fameuse question de la contagion de la morve que Dupuy s'est montré novateur hardi jusqu'à la témérité. Au temps où il rédigeait son traité de l'affection tuberculeuse, la croyance à la contagion de la morve était profondément ancrée dans les esprits; il y avait à cet égard peu de dissidences dans les écoles vétérinaires ou dans le monde médical. Pour le vulgaire c'était un article de foi. Dupuy se rangea d'abord dans le très-petit nombre de ceux qui osaient douter du fondement de cette doctrine; puis, éclairé par l'expérience, il rompit bientôt en visière avec les idées reçues et soutint, à la face des croyants étonnés, mais non pas convaincus, que la contagion de la morve chronique était une chimère dont l'expérimentation journalière démontrait l'inanité. C'est alors qu'il entreprit contre les partisans de la contagion cette longue guerre qui ne devait pas durer moins de vingt ans, au bout de laquelle, il faut bien le dire, dût-on heurter encore quelques croyances obstinées, la victoire lui est restée, puisque le résultat dernier de cette lutte a été de réduire à des proportions bien plus minimes l'influence de la contagion comme cause de la propagation de ce terrible fléau, et d'appeler l'at-

tention des observateurs sur d'autres circonstances étiologiques qui demeuraient complètement méconnues, alors que ce nuage obscur de la contagion planait sur les esprits et leur dérobait la lumière. Aussi, voyez comme, à dater de l'époque où Dupuy communiqua aux esprits cet ébranlement salutaire, la question de l'étiologie de la morve s'est éclairée de vives clartés; voyez les utiles réformes qui ont été introduites dans l'hygiène du cheval, et entre autres, pour n'en citer qu'une, celle du casernement des chevaux de troupe, dont l'influence est si heureuse, et qui n'eût été qu'une immense folie si la propagation de la morve par voie de contagion était aussi réelle qu'on le croyait avant Dupuy.

Avant d'aller plus loin dans l'examen des travaux de notre savant maître, qu'une réflexion me soit permise sur un singulier contraste que renferme le livre de l'affection tuberculeuse et d'autres encore sortis de la même plume. Comme élève de l'école anatomo-pathologique, Dupuy se déclare ardent ennemi des hypothèses; pour lui, rien n'est solide, rien n'est durable, qui n'est assis sur l'observation rigoureuse des faits; à chaque page il fulmine contre les auteurs ses devanciers, contre les écrivains ses contemporains, qui se laissent aller à l'entraînement de leur imagination et invoquent des hypothèses pour interpréter les phénomènes qu'ils observent; — et puis, chose singulière que j'appellerai bien moins une bizarrerie de sa nature qu'une conséquence de la construction même de l'esprit humain, cette hypothèse, pour laquelle il n'a pas manifesté assez de dédain, eh bien, il ne sait pas se défendre de ses séductions, elle l'entraîne à son insu, et il finit par lui obéir en esclave fidèle. C'est qu'en effet l'esprit de l'homme a une sorte d'horreur de l'inconnu. Là où la nature obstinée lui dérobe ses secrets, il invente, il imagine, et substitue à la cause réelle

qui lui échappe quelque chose de fictif qui satisfait un moment à l'une de ses aspirations les plus ardentes, le besoin de savoir. Qu'est-ce autre chose que l'ancienne mythologie, si ce n'est la manifestation de ce besoin inné de l'homme de tout connaître et de tout expliquer ? Au milieu des divinités ou propices ou terribles dont il peuple les solitudes et les ténèbres de la nature, l'homme se sent moins égaré que dans l'immensité de l'inconnu ; son esprit sait où se prendre, où se fixer et sur quoi se reposer.

C'est de la même manière que, malgré les protestations de la philosophie, on procède souvent, même encore de nos jours, à l'exploration des terrains nouveaux qui se déroulent incessamment dans le domaine des sciences devant les yeux de l'observateur. Pour les dominer de plus haut, on se laisse volontiers enlever sur les ailes de l'hypothèse. Beaucoup, il est vrai, ne s'élèvent, comme Icare, dans les hautes régions que pour faire une plus lourde chute ; mais quelques-uns plus privilégiés y découvrent de nouveaux horizons, qui peuvent n'être, il est vrai, que des mirages trompeurs, mais dont l'aspect séduisant a au moins l'avantage d'engager eux et ceux qui les suivent à poursuivre avec une nouvelle ardeur cette route de l'inconnu au bout de laquelle se trouve souvent la vérité. Stahl, par exemple, en inventant son ingénieuse théorie du phlogistique, n'a-t-il pas ouvert à Lavoisier le chemin qui devait le conduire à la magnifique découverte des véritables lois de la combustion ?

Mais je reviens à Dupuy. Comme tant d'autres et en dépit de sa propre volonté, il n'a pas su toujours se défendre contre l'ivresse des hypothèses ; son traité de l'affection tuberculeuse en fait foi. Ainsi, par exemple, après avoir constaté la nature tuberculeuse de la morve, il se demande quelle est l'origine du tubercule. Un élève du grand Jenner, le docteur

Baron, avait reconnu dans les poumons des animaux ruminants la coexistence fréquente des tubercules avec les vers hydatigènes, et il en avait conclu que le tubercule devait son origine à une vésicule transparente, à une hydatide. Dupuy se laisse séduire par cette première hypothèse contre laquelle les faits protestent, puis il se plaît à enchérir sur elle. Ces hydatides, matrice première dans laquelle le tubercule doit se mouler plus tard, deviennent à ses yeux de véritables appareils de réduction, qui opèrent la destruction de la matière constituante des organes et la ramènent peu à peu à des composés plus simples, l'eau et la matière calcaire, éléments du tubercule dans les différentes phases de son développement. Mais cette explication ne suffit pas à le satisfaire; une autre se présente à son esprit, plus séduisante celle-là, et qui touche de plus près peut-être à la vérité. M. Magendie venait de faire ses curieuses expériences sur l'alimentation des animaux avec des matières non azotées, et de démontrer que, sous l'influence de cette nourriture incomplète, l'organisme se détruisait et se rongeait lui-même, comme si, à défaut de matériaux nouveaux, la force nutritive s'exerçait sur les éléments actuellement constituants des organes : importante découverte, qui prouve la nécessité du renouvellement continuel de la substance constitutive de l'organisme pour que les fonctions de la vie s'exécutent avec intégrité. Dupuy est frappé de l'analogie qui existe entre le travail ulcérateur qui s'empare des yeux des animaux soumis à une alimentation non azotée et la destruction ulcéreuse de la pituitaire dans la morve. N'est-ce pas à ses yeux, dans l'un et l'autre cas, une même cause qui produit les mêmes effets? N'est-ce pas parce que les aliments qu'on donne aux animaux de travail ne sont pas suffisamment réparateurs, assez riches en azote, que leurs organes se détruisent ainsi? Ingénieux rapproche-

ment, en effet, et dont l'expérience a peut-être confirmé la justesse. Le meilleur moyen de prévenir l'invasion de la morve sur les chevaux de travail n'est-il pas de leur donner une nourriture substantielle, abondante et variée?

Mais je me hâte d'abandonner un terrain dont la pente trop douce pourrait m'entraîner, et je reviens aux autres travaux anatomo-pathologiques de Dupuy.

La science lui est redevable de recherches pleines d'intérêt sur les causes de deux maladies bien fréquentes dans le cheval, *le cornage* et *la pousse*. Avant Dupuy les idées n'étaient pas bien nettement fixées sur la nature de cette difficulté de la fonction respiratoire qu'on désigne sous le nom de cornage. C'était un symptôme, mais de quelles lésions? Elles variaient suivant les auteurs. Dupuy cherche à éclairer cette question par l'anatomie pathologique. Un cheval étalon, corneur depuis longtemps, est abattu par ses ordres, et un élève intelligent et soigneux, son répétiteur, est chargé de faire une dissection minutieuse du cadavre. L'examen attentif du larynx et des parties adjacentes ne laisse voir aucune altération; les cavités nasales et la trachée sont parfaitement libres; les poumons aussi sont exempts de toute lésion; seulement, à l'entrée de la cavité thoracique il existait une induration volumineuse des ganglions lymphatiques, qui englobait dans sa masse toutes les parties adjacentes. L'élève enregistre sans commentaires cette particularité dans son rapport d'autopsie. Dupuy en est frappé comme d'un trait de lumière. Là doit être, suivant lui, la cause de la difficulté si grande de la respiration dont cet animal présentait les symptômes pendant la vie. Ses organes ne portent, il est vrai, la trace d'aucune lésion apparente; mais, outre les conditions matérielles de structure nécessaires pour l'exécution de la fonc-

tion, il est une condition vitale, celle des nerfs, par le manquement de laquelle la fonction est aussi entravée. Ce doit être celle-là qui fait ici défaut; et, pour démontrer la justesse de son induction, il coupe sur un cheval sain le nerf pneumo-gastrique d'un côté, et fait développer un cornage identique dans son mode d'expression et dans son timbre à celui du cheval mort. Ce fait aujourd'hui nous paraît parfaitement simple. Habitués comme nous le sommes à voir le phénomène se produire sous nos yeux et à le rattacher à sa cause bien connue, nous demeurons sans étonnement devant une interprétation si naturelle; mais, pour bien juger de la valeur d'un fait conquis à la science par l'intelligence d'un homme, il faut se replacer par la pensée dans l'obscurité des temps où cet homme vivait. Tel fait ne frappe aujourd'hui nos regards que parce que nous vivons en pleine clarté; le mérite était de le voir et de le distinguer à l'aide de la lumière demi-claire du crépuscule. Quoi de plus frappant pour l'anatomiste de nos jours que les vaisseaux d'Aselli? Que de cadavres cependant ont été ouverts avant qu'on en ait reconnu l'existence! Pourquoi? Sans doute parce qu'Aselli n'était pas venu.

Une fois saisi ce rapprochement entre le cornage morbide et le cornage artificiel causé par la lésion des nerfs du larynx, Dupuy, obéissant aux impatiences de sa nature, se hâte de réunir un certain nombre de faits semblables pour asseoir sur leur groupe une nouvelle théorie du cornage. Pour lui cette affection reconnaît toujours une même cause, la compression des nerfs laryngés, supérieurement par le rapprochement des branches du maxillaire, inférieurement par l'induration des ganglions thoraciques ou bronchiques. C'était compromettre évidemment par une amélioration trop exclusive la valeur réelle de faits bien observés.

Mais l'imagination entraîne même les savants, et ce n'est point à tort qu'on l'a appelée si plaisamment *la folle du logis.*

Le mémoire de M. Dupuy sur la pousse est un de ses bons titres scientifiques.

Chose singulière, la pousse est une des maladies les plus fréquentes du cheval, si fréquente qu'il est presque permis de la considérer comme un des attributs de sa vieillesse, car elle est une conséquence, pour ainsi dire, fatale du mode d'utilisation de cet animal; en outre les lésions qu'elle laisse après elle sont si constantes et si saisissables, qu'aujourd'hui, elles sont inséparables dans l'esprit de l'observateur des symptômes qui les expriment, de même que réciproquement ces symptômes impliquent toujours à ses yeux la coexistence de la lésion à laquelle ils correspondent; et cependant, malgré ces conditions d'appréciation rigoureuse de la nature de cette maladie, combien les opinions ont varié à cet endroit! Bronchites chroniques, état variqueux et anévrysmatique des vaisseaux capillaires du poumon, dilatation de leurs bronches, ulcérations de leur tissu, hypertrophie du cœur, anévrysmes de l'aorte, altérations organiques du foie, lésions du nerf diaphragmatique, hydropisies du péritoine et des plèvres, etc., toutes ces lésions de tissus ou d'organes ont été successivement invoquées comme la cause de la pousse. D'où vient ce peu d'accord des auteurs d'autrefois sur un point de fait aujourd'hui si complètement éclairé? d'une confusion dans les mots, ou, pour mieux dire, d'un défaut de précision dans le langage. Pour les anciens hippiatres, la pousse, comme la morve, comme tant d'autres maladies, n'est qu'un groupe de symptômes. Un cheval est poussif quand il respire d'une certaine manière, quelle qu'en soit la cause; la pousse n'est pas une maladie, c'est un signe

d'un état maladif indéterminé; et, en se plaçant à ce point de vue, on a raison de lui attribuer pour cause une foule de lésions différentes qui, en effet, ont entre elles ce symptôme de commun. Mais, d'autre part, si vous considérez la pousse non plus comme un signe morbide, mais comme une maladie spéciale, alors vous avez tort de confondre sous ce nom tant d'états pathologiques différents.

Comment sortir de cette confusion, comment débrouiller ce désordre? par l'exploration des cadavres, en recherchant quelle est la lésion qui coexiste le plus constamment avec les symptômes extérieurs de la pousse. Or, dans le cheval qu'on appelle poussif, le poumon est ordinairement comme *hypertrophié;* il ne s'affaisse pas sous la pression de l'air; les cellules aériennes, considérablement distendues, sont visibles à l'œil nu; le tissu cellulaire interlobulaire lui-même est soufflé par l'air échappé des vésicules terminales des bronches et forme une sorte de diverticulum anormal des conduits aériens; souvent même la plèvre pulmonaire, désunie par l'air extravasé sous elle, constitue, à la surface de l'organe qu'elle enveloppe, des espèces de vessies gonflées; dans quelques cas, enfin, l'air sorti de ses voies naturelles rompt les faibles digues que lui oppose le tissu cellulaire intrapulmonaire et sous-séreux, et se répand de proche en proche jusque dans les mailles du tissu sous-cutané.

Dupuy voit avec raison dans ces lésions si remarquables du poumon « les conséquences de la rétention forcée et prolongée de l'air inspiré qui a lieu dans tout effort violent et « longtemps soutenu, comme lorsque l'animal tire en montant « ou dans des courses longues et rapides. » Il ne saisit pas avec moins de sagacité l'influence de ces altérations sur la fonction respiratoire : « Il est évident, dit-il, que l'air renfermé

« dans les cavernes pulmonaires des chevaux poussifs doit « presser en tous sens les parois des cellules où il est ren- « fermé, ce qui maintiendra les cellules dans un état habituel « de distension. L'affaissement de ce viscère spongieux ne « pourra s'effectuer que difficilement. Le volume du poumon « sera seulement susceptible d'une légère diminution, et, pour « que ce phénomène soit produit, l'animal sera obligé de met- « tre en jeu des puissances qui agissent très-peu dans la res- « piration ordinaire des chevaux sains. »

Telle est la théorie de Dupuy sur la pousse, théorie parfaitement exacte, que les recherches de ses successeurs n'ont fait que confirmer.

Jusqu'à présent, Messieurs, les inspirations que Dupuy a demandées à l'anatomie pathologique ont été toutes heureuses, car elles l'ont conduit à la découverte de vérités scientifiques méconnues ou ignorées avant lui. Mais il n'en a pas toujours été ainsi. Il est arrivé quelquefois à notre savant maître de se montrer trop exigeant envers l'objet de sa passion dominante, et de vouloir lui arracher des secrets qu'elle ne pouvait pas lui donner. De là quelques-unes de ses erreurs, erreurs que j'aurais passées sous silence si les égarements des hommes qui ne sont pas ordinaires ne portaient pas avec eux leur enseignement. On a déjà compris que je veux faire allusion à la théorie de Dupuy sur *la fluxion périodique*.

Cette maladie, si mystérieuse encore, malgré les recherches nombreuses dont elle a été l'objet, était bien propre, par sa nature énigmatique, à éveiller l'esprit investigateur de Dupuy ; aussi a-t-elle été le but de ses recherches les plus opiniâtres. Mais cette fois son Ariadne ne lui a pas été fidèle, et, au lieu de l'aider à sortir du labyrinthe dans lequel il s'était

aventuré, elle l'a laissé s'égarer dans ses plus noires profondeurs. Rien de plus éloigné de la vérité, en effet, que la théorie de Dupuy sur la fluxion périodique du cheval. Suivant lui, elle ne serait qu'une conséquence de la compression, par les racines des dents molaires, des branches sus-maxillaires et maxillaires de la cinquième paire encéphalique, de cette paire dont la section dans le crâne détermine, d'après les expériences de Magendie, des altérations si profondes de la nutrition dans le globe oculaire correspondant; rapprochement forcé que rien ne justifie et dont un peu de réflexion aurait dû démontrer l'inanité, car il implique un contre-sens physiologique. Quelle parité peut-il y avoir, en effet, entre les résultats d'une section de nerf faite au-dessus d'un organe, et ceux d'une compression établie en dessous?

Cette étiologie de la fluxion n'est donc qu'une erreur, qu'on s'étonnerait de rencontrer sous la plume d'un homme aussi véritablement érudit que Dupuy, si l'on ne savait combien aveugle peut être cette sorte d'amour paternel dont on se plaît à envelopper ses idées. Qu'elles soient bonnes ou mauvaises, peu importe, ne sont-elles pas également les filles de notre intelligence? Mais je me hâte d'ajouter que cette erreur de notre maître est largement rachetée dans sa monographie sur la fluxion périodique par la justesse des inductions auxquelles il est conduit, malgré la fausseté de son point de départ. Les esprits à trempe vigoureuse sont quelquefois jetés en dehors des pistes de la vérité, mais il est rare que la rectitude de leurs facultés ne les ramène pas bientôt dans le droit chemin. Ainsi en est-il arrivé du savant professeur d'Alfort. Entraîné par la séduction d'une analogie trompeuse, il fait d'abord fausse route, mais bientôt il est ramené presque malgré lui-même, oserai-je dire, tant il se plaît à caresser son erreur, à une plus saine appréciation des

choses ; et alors, redevenu maître de son sujet, il l'éclaire de certaines lueurs brillantes qui prouvent que, si son esprit s'est laissé obscurcir, ce n'est que par un nuage passager. Ainsi, par exemple, quoi de plus juste, de plus conforme aux données de la plus saine physiologie générale, que les considérations qu'il développe à la fin de son travail sur la nécessité de perfectionner les races par des croisements et des appareillements bien entendus, pour faire disparaître des maladies si profondément inhérentes à un certain groupe d'individus qu'elles en sont devenues comme un des attributs, un des caractères spécifiques? Evidemment, contre des maladies de cette nature, qui se transmettent par héritage et qui marquent sur le germe une empreinte d'autant plus profonde qu'elles remontent à des générations plus anciennes, la médecine est impuissante. Il ne reste à l'homme qu'un seul recours, rompre le moule qui ne reproduit plus que des formes altérées, et lui en substituer un autre plus fortement trempé et qui donne de meilleures épreuves.

Telle est l'une des idées principales du mémoire sur la fluxion périodique, et je la crois parfaitement juste.

En outre des mémoires dont je viens d'essayer de donner une idée, Dupuy a encore écrit sur le sang de rate, les maladies vertigineuses, les affections cancéreuses dont il a reconnu l'existence dans les animaux, malgré les négations de Camper, les maladies putrides, charbonneuses, etc., etc.; mais je dois me borner à cette simple énumération. Ce que je viens de dire suffira sans doute pour faire comprendre la part d'influence qu'il a exercée sur les progrès de l'anatomie pathologique vétérinaire. Je n'entrerai donc pas dans de plus grands détails sur ce point. Mais, avant de passer à l'examen

d'une autre partie de ses travaux, qu'il me soit permis de rappeler qu'il a publié un grand nombre d'articles sur l'anatomie pathologique dans le *Journal général de médecine,* la *Nouvelle bibliothèque médicale*, le *Recueil de médecine vétérinaire,* le *Journal pratique,* dont il a été le fondateur, le *Journal théorique et pratique*, la *Clinique vétérinaire,* etc.; matériaux précieux accumulés avec une infatigable patience par ce laborieux savant, et qui à eux seuls suffiraient pour marquer sa place avec distinction dans les rangs des hommes utiles et lui mériter la reconnaissance de la profession.

Je passe à un autre ordre de travaux.

L'étude des maladies épizootiques est une de celles qui sont le plus dignes des recherches des hommes de science et des préoccupations des gouvernements. « Obscures et cachées « dans leurs causes, rapides dans leur marche, effrayantes « dans leurs symptômes et meurtrières dans leurs effets, « comme l'a dit Vicq-d'Azyr, elles enlèvent souvent la plus « grande partie des animaux qu'elles attaquent, sans qu'il soit « au pouvoir du médecin de diminuer le nombre de leurs vic- « times. » Dupuy, frappé de la grandeur des désastres que ces terribles fléaux ont de tous temps répandus sur la terre, s'était proposé pour but d'en faire une histoire complète, afin, sans doute, de mieux en inspirer l'horreur et de mettre en garde contre leur retour, en démontrant dans quelles circonstances, dont l'homme est souvent maître, ces maladies apparaissent le plus souvent. Cette idée à réaliser fut, on peut le dire, une des préoccupations les plus constantes de toute sa vie. Elle avait pris une sorte de fixité de siége dans son cerveau, comme il arrive souvent aux hommes méditatifs qui concentrent sur une pensée unique toutes les forces de leur

attention. Aussi la voit-on apparaître sous maintes formes dans un grand nombre de ses écrits, dans ses rapports administratifs, dans ses discours publics, dans ses lectures à l'Académie de médecine et aux autres Sociétés savantes dont il était membre. Partout et sans cesse il revient avec la persévérance obstinée d'un Caton sur les désolations et les ruines que les épizooties infligent à l'agriculture, et sur la nécessité de faire une étude générale de leurs causes et des moyens d'y remédier soit par l'hygiène, soit par l'amélioration des races, soit par les secours de la médecine; préoccupation excessive sans doute, qui pendant la vie de Dupuy a pu ressembler à un travers d'esprit, mais dont nous devons respecter aujourd'hui le souvenir, car elle était inspirée par le plus noble des mobiles, le désir d'être utile à ses semblables.

Le grand ouvrage que Dupuy s'était proposé de rédiger sur l'histoire des épizooties n'a reçu qu'un commencement d'exécution; un seul volume en a été publié en 1837, celui qui renferme l'histoire du typhus contagieux des bêtes à cornes. Dupuy a rassemblé dans ce volume les documents historiques les plus étendus depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1814. A ce point de vue son ouvrage est un livre utile; mais on voit qu'il se faisait déjà tard dans sa vie lorsqu'il l'écrivait. Les développements sont souvent diffus; les répétitions abondent, comme il arrive quelquefois aux vieillards. L'artiste n'a plus une suffisante vigueur de main pour exécuter son œuvre comme il l'avait conçue aux jours de sa jeunesse.

Il me reste, Messieurs, pour achever l'histoire de cette vie si laborieuse, à vous rappeler les nombreuses expériences dont la science vétérinaire est redevable à notre savant maître.

Dupuy, de sa nature, était essentiellement investigateur : inspiré des principes de Bacon et de Condillac, ami de Dupuytren et du célèbre professeur de physiologie du Collége de France M. Magendie, il avait puisé, à l'école de pareils hommes, un ardent amour pour les recherches et pour cette excellente méthode d'expérimentation qui a fait progresser les sciences d'un pas tout à la fois si rapide et si sûr.

Or, quel champ plus vaste pour l'expérimentation que celui de la médecine vétérinaire! Là surtout il est permis à l'homme de faire violence à la nature pour lui arracher ses secrets. Les animaux peuvent être soumis à toutes les épreuves, celles du fer, du feu, des poisons sous toutes les formes et administrés par toutes les voies : la pureté des intentions légitime ici la cruauté des actes. C'est ce que Dupuy sut bien comprendre dès ses premiers débuts dans le professorat ; aussi avait-il l'habitude de dire que le professeur ne devait pas s'asseoir immobile dans sa chaire, comme ces statues qui sur le bord des routes enseignent au voyageur le chemin qu'il doit suivre ; qu'au contraire il devait marcher à la tête de la phalange qu'il était chargé de guider, et lui frayer lui-même de nouvelles routes.

Conséquent à ces principes, Dupuy a entrepris un très-grand nombre d'expériences sur les animaux vivants, dans le but d'éclairer la pathologie, la thérapeutique, la toxicologie et la physiologie vétérinaires.

En pathologie il est le premier qui ait donné la démonstration expérimentale de la soudaineté avec laquelle les fausses membranes se forment à la surface des tissus séreux irrités par l'injection d'un acide : fait qui nous paraît si simple aujourd'hui, mais qui était inouï à cette époque où l'on ne croyait pas à la possibilité d'un amas aussi grand de matières morbides en un temps aussi court ; fait d'une importance

pratique qui paraîtra considérable, si l'on réfléchit au grand nombre d'erreurs judiciaires que devait entraîner l'ignorance où l'on était alors de la rapidité de la formation de ce produit morbide.

C'est aussi à ce savant professeur que nous devons les premières expériences entreprises pour faire éclore artificiellement des maladies sur des animaux sains, et éclairer ainsi l'étude des maladies naturelles dans leurs causes, dans leur mode de développement, dans leur marche, leur symptomatologie et les moyens de traitement qui leur sont applicables. Et, en effet, quelle meilleure méthode d'étude et de démonstration clinique que de faire développer à volonté, sous les yeux des élèves, des maladies non pas identiques, c'est impossible, mais grandement analogues à celles qui s'offrent spontanément à leur observation, et de leur prouver la vérité et la sûreté des méthodes de diagnostic par la comparaison des symptômes dont on connaît l'origine avec ceux qui appartiennent à la maladie naturelle?

C'est en suivant cet ordre d'idées que Dupuy a démontré la presque identité qui existe entre les maladies charbonneuses spontanées et celles que l'on produit artificiellement par l'action des matières putrides sur l'organisme. Injectez dans les veines d'un animal sain des liquides provenant de la décomposition des substances animales, et vous donnez naissance à une maladie générale qui a avec le charbon de grands caractères de ressemblance. Introduisez dans le tissu cellulaire des matières animales putréfiées, et vous faites naître une tumeur extérieure qui se rapproche beaucoup, par sa forme, par sa marche et par son action sur l'organisme, des tumeurs charbonneuses résultats d'une éruption spontanée : curieuse analogie qui jette une lueur si vive sur l'étiologie

du charbon et d'une certaine forme de la gangrène chirurgicale.

J'en dirai autant des expériences de Dupuy faites sur les racines des nerfs pour confirmer les idées de Charles Bell, et de ses injections de liquides irritants dans les cavités splanchniques ou viscérales pour faire développer les maladies inflammatoires particulières à ces régions.

Mais c'est surtout dans le but d'éclairer la matière médicale vétérinaire que Dupuy a multiplié ses recherches expérimentales. Quel désordre, quelle confusion dans cette partie de la science lorsqu'il en entreprit la réforme! Quelles bizarres formules! Pourquoi toutes ces substances associées les unes aux autres, se contredisant, s'annulant, se transformant en vertu de leurs affinités propres, en sorte que le composé à administrer devenait tout autre chimiquement que celui dont on se proposait l'emploi? C'était, comme l'avait dit Gilbert, une véritable écurie d'Augias à nettoyer du fond au comble. Dupuy commença cette tâche difficile, qui est encore à achever et à laquelle ne suffiront pas plusieurs générations, tant elle veut de soins et de patience.

La méthode qu'il suivit est parfaitement simple et logique: expérimenter sur des animaux sains les différentes substances chimiques et pharmaceutiques administrées par les différentes voies et à des doses variées, étudier les symptômes qu'elles déterminent et apprécier d'après ces symptômes leurs indications dans les cas pathologiques. De là une distinction parfaitement naturelle que Dupuy avait établie entre la *science des médications* et la *thérapeutique proprement dite;*—la science des médications devant se proposer pour but d'étudier expérimentalement l'influence sur l'organisme des modificateurs que fournit la matière médicale;—la thérapeutique enseignant les règles de l'application à l'organisme

malade de ces modificateurs déjà connus et appréciés dans leurs effets : vaste sujet d'études s'il en fut jamais, trop vaste pour qu'il soit donné à un seul homme d'en embrasser toute l'étendue.

Dupuy a le mérite d'avoir jeté dans les obscurités de ce sujets les premières clartés.

La méthode qu'il affectionnait pour apprécier plus nettement l'influence des substances médicamenteuses sur les différentes parties de l'organisme était l'injection directe dans les voies de la circulation.

Chacun des tissus composants de l'être vivant semble posséder une affinité propre en vertu de laquelle il puise dans la masse du sang et en sépare pour les besoins de sa propre construction les molécules aptes à faire partie de lui-même : véritable cristallisation organique, différente dans la forme, mais non pas peut-être dans son essence, du phénomène qui porte le même nom dans la chimie minérale.

Eh bien, Messieurs, ces affinités propres des tissus, dissimulées pendant la vie sous la régularité des fonctions, elles éclatent en pleine évidence lorsque l'on mélange au sang, dans une certaine proportion, des substances médicamenteuses ou toxiques. Bien que, dans ce cas, la substance étrangère dissoute dans le liquide circulatoire soit uniformément répandue, au bout de quelques minutes, dans toute l'étendue de sa masse et exerce, par conséquent, son impression sur tous les tissus à la fois, cependant tous ne semblent pas la ressentir au même degré, et quelques-uns, toujours les mêmes pour les mêmes substances, manifestent plus particulièrement des effets sous l'influence de son contact. Injectez, par exemple, dans le sang de l'aloès, c'est l'appareil digestif qui en ressentira plus ostensiblement l'influence ; de l'émétique,

c'est sur le système digestif d'abord, puis sur l'appareil respiratoire, que se portera son action; de la digitale, c'est le cœur qui y sera sensible; de la strychnine, c'est tout le système musculaire qui en exprimera les effets, dominé dans ce cas sans doute, comme toujours, par le système nerveux, etc. C'est ainsi que se dévoile la spécificité d'action des substances médicamenteuses, spécificité constante peut-être dans tous les cas, bien qu'elle ne soit pas toujours aussi évidente. L'art ne sera peut-être complet que lorsque, à l'aide des tâtonnements d'une longue expérience, on sera arrivé à découvrir, par une savante analyse de tous les troubles auxquels donne naissance l'administration des médicaments, ceux qui accusent plus spécialement les rapports d'affinité de telle substance médicamenteuse avec tels tissus de l'organisme.

Dupuy, évidemment, était entré dans cette voie d'exploration lorsqu'il expérimentait par l'injection dans les veines l'influence des substances médicamenteuses ou toxiques; et quelques-uns des résultats qu'il a obtenus prouvent les avantages que la pratique de l'art pourrait retirer de ce mode d'administration dirigé avec prudence. Voici un fait entre autres: Un cheval condamné à l'abstinence la plus absolue pendant quarante-huit heures reçoit au bout de ce temps une ration démesurée de grains de blé; l'animal en mange à satiété; l'estomac, distendu outre mesure, est paralysé dans son action; les symptômes d'une indigestion vertigineuse se dessinent au bout de quelques heures si intenses, si énergiques, qu'on croyait la mort inévitable. 15 décigrammes de tartre émétique dissous dans 15 centilitres d'eau sont injectés dans une des veines crurales. Les phénomènes qui décèlent la présence de cette substance dans le sang se manifestent à l'instant; une heure après on observait les effets d'une purgation complète, et six heures ne s'étaient pas

écoulées que tous symptômes de désordre du côté de l'appareil intestinal avaient disparu.

Je pourrais multiplier ces citations, mais celle-là suffit et porte avec elle son enseignement.

Comme bien on le pense, Dupuy n'a pas borné ses études expérimentales sur les substances médicamenteuses à l'observation des phénomènes produits par l'injection dans les voies de la circulation ; il devait aussi se proposer de reconnaître leurs effets lorsqu'ils sont introduits dans les voies de la digestion. Or, ici le fait est plus complexe, à cause de l'intervention, d'une part, de l'action digestive, qui dans quelques cas modifie assez les substances médicamenteuses pour les annuler ou les transformer; et, d'autre part, des matières alimentaires dont les principes chimiques réagissent quelquefois sur ces substances, les décomposent et les font entrer dans de nouvelles combinaisons. Le soufre, par exemple, ce corps inerte par son insolubilité, devient une substance délétère dans l'intestin des herbivores, sous l'influence des combinaisons qui s'y produisent.

Cette remarque n'a pas échappé à la sagacité de Dupuy, pas plus que les variations d'action des mêmes substances médicamenteuses ou toxiques administrées aux chevaux ou carnivores. Le chien succombera, par exemple, à une très-petite dose de sublimé corrosif, tandis que le cheval, toute proportion de volume gardée, en supportera avec impunité une dose bien plus forte. Pourquoi cela ? Parce que, dit Dupuy, les matières végétales qui se trouvent dans l'estomac et l'intestin du cheval décomposent le sel de mercure ; — explication qui, chimiquement, est juste, mais qui n'est pas suffisante, car les ruminants, grands ou petits, sont extraordinairement impressionnables à l'influence toxique des mercu-

riaux : autre problème qui se présente dans cette étude si vaste et si complexe des substances médicamenteuses ou toxiques considérées dans leur application aux différents animaux domestiques.

Mais il me faut abandonner ce sujet, qui me conduirait trop loin si je voulais suivre Dupuy dans toute la série de ses nombreuses recherches thérapeutiques. Je me contenterai de rappeler qu'il a soumis à l'épreuve de l'expérimentation, sur des animaux sains ou malades, un très-grand nombre de substances minérales ou organiques, et qu'il a consigné les résultats de ses observations souvent originales dans les divers articles qu'il a rédigés sur cette matière.

J'arrive maintenant à quelques-unes des expériences physiologiques auxquelles Dupuy a attaché son nom.

De tous les problèmes que la physiologie présente aux méditations des philosophes, bien peu sont enveloppés d'autant d'obscurités que celui de la détermination de la fonction spéciale de chacune des parties de l'appareil nerveux considéré aussi bien dans sa masse centrale que dans les ramifications infinies de ses branches. Dans l'étude des autres instruments de la vie, la forme en général conduit presque toujours l'esprit à une conception de l'usage : ces canaux cylindriques et flexibles sont destinés à donner passage à un fluide ; ces cavités intérieures doivent servir de réceptacle à des substances matérielles qui frappent les sens ; ces appareils fibreux, rouges ou blancs, contractiles ou inertes, doivent agir soit comme ressorts du mouvement, soit comme cordes de transmission. Il n'y a pas jusqu'à ces masses conglomérées, formées de granulations superposées les unes aux autres, dont la structure plus obscure se dissimule davantage à notre perception, qui ne mettent sur la trace de

leurs usages et de leur mode de fonctionner, par le produit matériel et saisissable qu'elles laissent sortir de leur substance.

Mais dans le système nerveux tout déjoue les conceptions de l'esprit : tout, et la forme si étrange, et ce qu'il peut y avoir de saisissable à nos sens dans les conditions de la structure, et ce quelque chose d'immatériel, d'impondérable, qui en dérive d'une manière si étonnante sans qu'il nous soit possible encore d'en en comprendre la nature. Pourquoi ces circonvolutions de la masse centrale, pourquoi ces replis, ces contours, ces cavités, ces renflements, ces détroits, ces scissures? Autant de problèmes. Et ces cordons qui s'échappent de la masse, comme les branches du tronc, quel est leur rôle? celui de conducteur, le point est éclairci. Mais de quel principe? est-ce de celui qui préside à la sensibilité? est-ce de celui qui préside aux mouvements? est-ce de celui enfin qui imprime à chaque tissu de l'organisme ses affinités nutritives? Au temps où Dupuy commença ses expériences, un grand nombre de ces questions, sur lesquelles, depuis, tant de clartés ont été répandues par les recherches des physiologistes, attendaient encore leur solution. Charles Bell ne devait venir que plus tard, et Magendie en était à ses premiers débuts.

Le premier point que Dupuy se proposa d'éclaicir, de concert avec Dupuytren, fut l'influence du pneumo-gastrique sur la fonction respiratoire. L'illustre Lavoisier venait de démontrer que dans l'acte de la respiration il se produisait un double phénomène d'absorption du gaz oxygène et de com binaison de ce gaz avec le sang; et les esprits, séduits et dominés par la simplicité de cette conception, avaient de la tendance à ne plus voir dans ce phénomène, demeuré si longtemps mystérieux, qu'une simple réaction chimique. Mais est-ce là tout réellement? Pourquoi, si le poumon n'est qu'un

corps poreux dans lequel s'opère l'échange des éléments que l'air et le sang se cèdent réciproquement, pourquoi cette immense profusion de ramifications nerveuses qui l'enveloppent dans leur inextricable réseau? L'action nerveuse doit donc avoir une part, elle aussi, dans l'acte respiratoire. Mais laquelle? Là était le problème. Pour le résoudre, Dupuytren et Dupuy font la section, sur des chevaux, des deux nerfs pneumo-gastriques dans la région médiane de l'encolure. Immédiatement après, la respiration de ces animaux devient difficile, angoissante et bruyante comme dans le cornage ; beaucoup expriment par leur physionomie cette inquiétude suprême qui dénonce l'insuffisance de la respiration. Quelques-uns meurent subitement, comme frappés de la foudre ; d'autres survivent quelques heures seulement, et s'éteignent dans une agonie cruelle. Le sang extrait avant la mort des artères de ces animaux s'écoule noir comme celui de leurs veines : preuve, disent les expérimentateurs, que l'intervention de la vie est nécessaire pour la transformation du sang noir en sang rouge, et que les seules affinités chimiques n'y suffisent pas ; — conclusion trop impatiente, dirai-je, et qui n'est pas exacte, comme l'a démontré Legallois, car on a négligé dans l'appréciation du résultat l'influence des nerfs réséqués sur les organes musculaires. Or, il est une branche de la paire vague qui, remontant du fond du thorax en sens inverse de la direction primitive du nerf dont elle émane, semble comme un trait-d'union jeté entre les organes intra-thoraciques et le larynx, et destiné à établir entre eux la synergie fonctionnelle. C'est ce nerf récurrent qui, paralysé dans son influence lorsque le pneumo-gastrique est coupé, paralyse à son tour dans leur action les muscles dilatateurs de la glotte auxquels il se distribue : d'où l'occlusion partielle de cette cavité sous la pression atmosphérique et l'insuffi-

sance pour la respiration de l'air qui peut encore pénétrer dans le détroit du larynx. Il fallait donc étudier l'influence de la huitième paire sur la fonction respiratoire considérée dans son essence même, indépendamment de la paralysie des muscles laryngés. C'est ce que tenta Dupuy en pratiquant à la trachée une ouverture artificielle pour permettre l'entrée libre de l'air. Faite dans ces conditions, la section des pneumo-gastriques n'entraîne pas une suspension aussi rapide de la vie; les animaux y survivent quelques jours, respirant d'une manière remarquablement lente et profonde, comme si le besoin du renouvellement de l'air altéré n'était plus perçu par leurs poumons insensibles. La plupart de ces animaux conservent encore pour les aliments ou solides ou liquides une certaine appétence, qui procède bien moins d'une sensation réelle de la faim dont l'estomac serait le siége que de l'impression que leur odeur attrayante exerce sur les organes olfactifs. Saisis, broyés, déglutis, ces aliments parcourent, sous l'influence de l'impulsion du pharynx et de la contraction de la membrane charnue de l'œsophage, toute la partie de ce tube supérieure à la section de la paire vague; mais, arrivés en dessous de cette section, ils s'arrêtent, l'effort impulsif qu'ils ont reçu étant épuisé et la membrane œsophagienne paralysée se trouvant impuissante elle-même à le renouveler. Ils ne cheminent plus alors que poussés par une force *à tergo* lorsque de nouveaux bols alimentaires s'ajoutent aux premiers admis, se superposent à eux et les chassent peu à peu devant eux. C'est ainsi qu'ils pénètrent dans l'estomac, lequel, réservoir devenu inerte par la section des branches nerveuses qui communiquaient à sa membrane charnue sa faculté motrice, se laisse distendre insensiblement par les matières qui s'y accumulent sans leur communiquer aucun mouvement. De là cet amas d'aliments

qui bourrent, si l'on peut dire ainsi, l'estomac et l'œsophage depuis l'orifice pylorique de l'un jusqu'à l'extrémité pharyngienne de l'autre, et témoignent par leur présence de la complète inertie de leur membrane charnue. Mais ce n'est pas seulement la myotilité qui est complètement éteinte dans l'estomac; cet organe se trouve aussi destitué de ses facultés de dissolution et d'absorption. Les aliments qu'il contient, à peine humides à leur surface, sont comme desséchés dans la profondeur de leur masse; ils n'exhalent pas cette odeur pénétrante caractéristique de la chymification, et, chose remarquable et qui prouve bien à quel point l'estomac est paralysé comme organe d'absorption, lorsque, par une ponction de l'œsophage, on introduit dans ce réservoir un poison énergique à dose suffisante pour produire immédiatement la mort dans les cas ordinaires, comme par exemple la noix vomique, ce poison reste sans effet. Les chevaux semblent avoir contracté par le fait de la section du pneumo-gastrique une sorte d'immunité contre son action. Il n'en est pas tout à fait de même dans tous les animaux. Les chiens, par exemple, même après la section de la huitième paire, subissent encore l'influence délétère de ce poison, mais il faut un temps beaucoup plus long pour qu'il produise ses effets : fait curieux qui dépend sans doute de la plus grande perméabilité de la membrane muqueuse de l'estomac des carnivores et qui prouve combien il faut se garder de conclure trop rapidement des similitudes de forme des organes à l'identité absolue de leur mode de fonctionner dans tous les animaux.

Cette belle démonstration de l'influence de la paire vague sur la première partie de l'appareil digestif appartient presque tout entière à Dupuy. Comme il arrive souvent dans la recherche des secrets de la nature, en suivant une voie il s'était

laissé entraîner dans une autre, et était arrivé à un but différent de celui qu'il se proposait d'atteindre. Mais, pour n'être pas prémédité, le résultat obtenu n'en est pas moins intéressant pour la science. Dupuy attachait une telle importance aux troubles déterminés par la section de la paire vague dans l'appareil digestif, qu'il les considérait comme la cause exclusive de la mort : conclusion qui n'est pas rigoureuse, car un cheval peut rester sans manger un temps beaucoup plus long que celui pendant lequel sa vie se prolonge encore après la section des nerfs de la huitième paire. Dans ce cas il meurt par les poumons qui, privés de sensibilité et de myotilité, se laissent engouer de sang et de spumosités bronchiques, et deviennent impropres dans une grande partie de leur étendue aux échanges de l'hématose et à la circulation nutritive. De là ces gangrènes qui s'y déclarent pour peu que la vie se prolonge. Je ne parle pas de l'influence que doit exercer sur leur fonction la privation de l'action nerveuse; le problème est encore à résoudre.

C'est ici que devrait se placer naturellement l'analyse des recherches entreprises par Dupuy sur le grand sympathique, dont un ganglion détruit par lui dans la région gutturale entraînait une sorte de mort de langueur au bout de quelques jours : fait qui démontre combien est importante l'intégrité de ce grand régulateur des fonctions générales. Mais, malgré mon désir de rendre à notre savant maître le plus complet hommage, il me faut comprendre les légitimes impatiences d'une partie de mon auditoire, et abréger.

Je passerai donc sous silence, faute de temps pour en présenter un aperçu même sommaire, et les autres expériences de Dupuy sur le système nerveux et les nombreux articles sortis de sa plume féconde dans la dernière période de sa vie; mais il est une de ses pensées dont je veux me faire un

instant l'écho dans cette enceinte, parce qu'elle signale l'un des obstacles les plus considérables qui s'opposent au perfectionnement de l'enseignement vétérinaire : je veux parler du trop petit nombre des professeurs de nos Ecoles et des occupations trop multipliées et trop variées dont, par une conséquence forcée, chacun d'eux se trouve chargé. Dupuy, vétéran de la science, blanchi dans l'enseignement, était mieux que personne à même d'en reconnaître les imperfections ; aussi les a-t-il signalées avec une très-grande énergie de vérité dans plusieurs de ses pages. Combien amers et justes en même temps sont les regrets qu'il exprime de ce qu'il ne soit pas possible de consacrer plus de temps à l'expérimentation dans les Ecoles vétérinaires, et de les faire contribuer ainsi, dans une plus large part, au perfectionnement de toutes les sciences dont elles embrassent l'enseignement ; — regrets bien légitimes quand on réfléchit aux services que ces Ecoles pourraient rendre à la société et à la science si leur organisation était mise en rapport avec les besoins du temps.

Messieurs, je viens d'essayer de vous raconter la vie si laborieuse de notre savant Dupuy ; j'y ai consacré d'assez longs développements, et cependant je n'ai pu vous donner qu'une idée bien incomplète des services que ce vénérable maître a rendus à la profession et à la science vétérinaires. C'est qu'en effet, Messieurs, pour juger un professeur qui a consacré avec une si complète abnégation tant et de si longs jours à son enseignement, les œuvres écrites ne sont pas suffisantes. En dehors des livres que le professeur lègue à ceux qui viennent après lui, il y a quelque chose qui laisse moins de traces pour les générations à venir ; qui, ne se transmettant que par une tradition de plus en plus infidèle, disparaît bientôt du souvenir des hommes, et qui est cependant la partie principale de son œuvre : je veux parler de

l'influence qu'il exerce sur les élèves qui reçoivent la semence de sa parole, de l'inspiration qu'il leur transmet, de l'exemple qu'il leur donne, du mouvement que par son action de tous les jours il s'efforce d'imprimer à leurs idées, de ce quelque chose enfin qui est comme son rayonnement et qui s'éteint avec lui.

Envisagée de ce point de vue, l'action de Dupuy sur les hommes et les choses de son temps a été très-considérable. Aucun professeur avant lui n'avait imprimé à l'enseignement vétérinaire un cachet aussi véritablement scientifique; aucun n'avait autant fait d'efforts pour appeler les sciences annexes à contribuer à l'avancement de la vétérinaire presque encore au berceau; aucun n'avait rassemblé à force de recherches autant de matériaux scientifiques pour précipiter ce résultat. Peut-être même devons-nous dire que Dupuy avait devancé son temps; peut-être que son enseignement était trop supérieur pour les intelligences auxquelles il s'adressait, encore mal préparées à le recevoir; peut-être enfin que Dupuy péchait dans ses cours par l'excès même de ses qualités, par sa trop grande érudition. Il semblait, quand il était dans sa chaire, qu'il avait trop d'idées accumulées dans sa tête, et qu'il n'était pas assez maître d'elles pour les contenir et ne les faire apparaître qu'à leur place. De là cette facilité avec laquelle il se laissait entraîner à des digressions qui ne se rattachaient à son sujet que par des liens à peine saisissables pour l'auditeur; sortes d'impatiences de l'esprit qui nuisent considérablement à la clarté des démonstrations. C'était là le défaut de Dupuy, défaut qu'il s'efforçait de faire disparaître par des explications patientes en dehors de ses cours. Dupuy aimait à se promener, à la manière des péripatéticiens, sous les arbres du vieux parc d'Alfort. C'est là qu'entouré d'une troupe de jeunes élèves avides de

sa parole, il se plaisait à leur donner tous les développements dont ils avaient besoin, et à allumer dans leur cœur cet ardent amour de savoir dont le sien était embrasé : causeries plus fécondes pour les élèves que les démonstrations de la chaire, parce qu'elles vont plus droit à leur intelligence et que ce qu'elles ont d'aimable dans la forme donne plus d'attraits à l'objet dont elles s'occupent.

Dupuy excellait dans ce genre de démonstrations. Doué d'un esprit vif, prompt à la repartie, mordant quelquefois, original toujours ; riche d'une érudition qu'aurait enviée un bénédictin ; soutenu par une patience sans bornes ; animé, enfin, du désir ardent de se rendre utile aux autres, il avait toutes les qualités voulues pour suffire aux difficultés de cette tâche volontaire.

Tous ses élèves ont conservé un souvenir profond de ces conversations familières dans lesquelles, pour répondre aux différentes demandes de ceux qui l'entouraient, il passait avec une facilité surprenante d'un sujet à un autre, se livrant avec une sorte de profusion à tous les développements que comportait la matière, heureux d'instruire, heureux d'être écouté. C'est là qu'il répandait ces excellentes idées sur ce que devait être la clinique dans les Ecoles vétérinaires, branche de l'enseignement qui n'existait pas encore ; sur les rapports qui doivent unir la vétérinaire et l'agriculture ; sur les nécessités d'un enseignement agricole spécial ; sur l'avantage des recherches expérimentales en physiologie, en médecine, en hygiène, en agriculture, en thérapeutique, etc. ; toutes pensées alors inédites, et qui se sont retrouvées plus tard sous sa plume lorsque, condamné à une retraite prématurée, il charmait des loisirs pénibles à son activité, par la rédaction du *Journal de médecine vétérinaire.*

Je ne dois pas terminer, Messieurs, ce récit de la vie si bien remplie de M. Dupuy sans vous rappeler les quelques honneurs qu'il a recueillis comme récompense bien légitime de ses travaux.

Dupuy était membre de l'Académie royale de médecine depuis sa fondation. Lorsqu'en 1820 le roi Louis XVIII reconstitua l'ancienne Société royale de médecine sous le nom qu'elle porte aujourd'hui, en y réservant une section spéciale pour la médecine vétérinaire, Dupuy l'un des premiers fut appelé, par le choix du souverain, à représenter notre profession dans le sein de cette savante assemblée. A ce premier titre il joignait ceux de membre de la Société de médecine de Paris, de la Société royale d'agriculture et de médecine de Toulouse, de la Société des sciences naturelles de France, de la Société nationale et centrale de médecine vétérinaire et de presque toutes les Sociétés vétérinaires de France, qui avaient tenu à l'honneur de se placer sous l'invocation, si je puis dire, du nom vénéré de ce vétéran de la science.

En 1828 Dupuy fut appelé à la direction de la nouvelle Ecole vétérinaire qui venait d'être fondée à Toulouse. Cet honneur, récompense méritée d'une vie si laborieusement dévouée au culte de la science, devait lui devenir funeste. Dupuy n'était pas fait pour veiller aux détails minutieux d'une administration compliquée. Trop constamment préoccupé des recherches des problèmes scientifiques, il ne sut pas mettre, par inaptitude de nature, dans la gestion de l'Ecole confiée à ses soins, ce zèle, cette vigilance, ce scrupule d'attention, sans quoi la désorganisation fait de si rapides progrès. Comme le géomètre de Syracuse, que la préoccupation d'un problème à résoudre empêcha de reconnaître l'ennemi qui de toutes parts l'enveloppait et devait le frap-

per, Dupuy ne vit pas monter et grossir autour de lui le flot de désordres qui devait l'engloutir. Le ministre duquel il dépendait, inflexible dans sa justice, frappa le professeur consciencieux dans l'administrateur inattentif, et rompit ainsi sa carrière. Ce coup fut d'autant plus cruel pour Dupuy qu'en lui ôtant tout droit à la retraite, il le réduisait à la position la plus précaire. Heureusement que des amis dévoués purent faire comprendre au ministre tout ce qu'il y avait d'excessif dans la mesure qui infligeait une punition si sévère à un homme profondément honnête, plein d'abnégation, resté absolument pauvre malgré les désordres de son administration, ce qui prouvait qu'il en était sorti pur et qu'il n'était coupable que d'un défaut de vigilance. Le ministre se rendit, et notre malheureux maître fut admis à faire valoir ses droits à la retraite.

Dans les loisirs de sa nouvelle position, Dupuy ne demeura pas inactif. Infatigable, comme toujours, au travail, il continua sa mission d'enseignement par la voie de la presse, et les derniers moments de sa vie, comme les premiers, furent consacrés à l'étude de la science et à la propagation de ses préceptes.

M. Dupuy est mort à l'âge de soixante-quatorze ans, pauvre jusqu'au dénûment, ne laissant à sa famille d'autre héritage que son nom et ses travaux scientifiques; noble héritage, Messieurs, et qui ne demeurera pas stérile pour elle. Déjà, lorsque s'est répandue la nouvelle de sa mort et de celle de notre collègue Rodet, non moins laborieux que Dupuy, non moins dévoué que lui au culte de la science; lorsqu'on a su dans quel dénûment étaient plongées les familles de ces deux estimables savants : partout la profession vétérinaire s'est émue, et de partout, du Danemark, de l'Autriche, de la Saxe, de l'Angleterre, de l'Espagne et de tous

les points de la France sont arrivés des secours pour subvenir aux premiers besoins de ces familles infortunées ; — touchante émulation de charité confraternelle, qui est en même temps un bel hommage rendu à la mémoire de deux hommes de bien dont la vie a été consacrée au service de leurs semblables.

Qu'il me soit permis, Monsieur le ministre, comme organe de mes collègues et de la profession tout entière, de recommander les familles de ces deux savants professeurs à votre bienveillante sollicitude.

Alexis-Casimir Dupuy a publié :

Rapport au nom des professeurs de l'École d'Alfort, lu dans la séance publique tenue à l'École impériale vétérinaire d'Alfort, le 19 avril 1807, pour la distribution des prix aux élèves. — Premier écrit de Dupuy où il soit question d'expériences pharmaceutiques sur les animaux vivants et des différences d'action du même poison administré aux herbivores et aux carnivores. — Il conseille l'injection d'eau vinaigrée dans la vessie pour dissoudre les calculs. — Extirpation des ganglions gutturaux. — Ligature du canal thoracique, etc., etc.

Mémoire sur la section des pneumo-gastriques, par Dupuytren et Dupuy, lu par Dupuytren à l'Institut, et publié dans les Bulletins de l'année 1807.

Programme des cours de M. Dupuy, professeur à l'École d'Alfort. — Botanique. — Chimie. — Pharmacie. — Matière médicale. — Alfort, 1809.

Rapport sur les travaux de l'École impériale vétérinaire d'Alfort, lu dans la séance publique pour la distribution des prix, le 26 avril 1812, où se trouve l'exposé des différentes expériences de Dupuy sur l'action des médicaments et les changements de composition qu'ils subissent dans le corps des animaux.

Rapport fait par Dupuy au nom du directeur et des professeurs de l'École royale vétérinaire d'Alfort dans la séance du 20 novembre 1814. Il renferme l'Éloge de Chabert et d'Olivier, de l'Institut, professeur de zoologie à l'École d'Alfort. — Expériences sur les médicaments, l'action des virus. — Recherches d'anatomie pathologique.

Expériences sur l'injection des médicaments dans les veines. — Section du pneumo-gastrique. — Injection de sang putréfié, de matière céré-

brale liquide. — Enlèvement des ganglions gutturaux du trisplanchnique. (Compte rendu de l'École d'Alfort, 1815.)

Expériences sur la section du pneumo-gastrique.—Nullité d'action de la noix vomique après la section de ce nerf. — Section du trisplanchnique. (Compte rendu de l'École d'Alfort, 1816.)

Notice sur l'épizootie qui règne sur le gros bétail, par Girard et Dupuy. —Paris, 1816.

Expériences sur les injections des médicaments dans les veines.—Analyse du virus claveleux. — Inoculation de la matière gangréneuse. — Analyse de matières animales. (Compte rendu de l'École d'Alfort, 1817.)

Compte rendu des travaux de l'École d'Alfort pendant l'année 1818. — Renfermant le récit d'expériences sur les cantharides, le sublimé corrosif, la section des nerfs pneumo-gastriques, l'injection de médicaments dans les bronches, 1819.

De l'affection tuberculeuse vulgairement appelée morve, pulmonie, gourme, farcin, fausse gourme, pommelière, phthisie du singe, du chat, du chien et des oiseaux domestiques, comparée à l'affection hydatideuse ou pourriture du mouton, du lapin, du lièvre, et à la ladrerie du cochon. — Paris, 1817.

Recherches sur l'anatomie pathologique.— Nouvelles observations sur la section des deux nerfs de la huitième paire au milieu du cou, dans le cheval. — (Journal général de médecine, 1820.)

Observations de lésions de la moelle épinière.—Section du nerf facial, de la branche sus-maxillaire de la cinquième paire des pneumo-gastriques.—Analyse du sang après la section des pneumo-gastriques. — Enlèvement des ganglions gutturaux.—Analyse de la mélanose et de la matière tuberculeuse.—Injection d'air dans les veines. — Observations de péricardites. — Explication de l'impossibilité du vomissement dans le cheval. (Compte rendu de l'École d'Alfort, 1821.)

Exposé du cours de matière médicale. — Expériences sur l'injection des médicaments dans les veines. (Compte rendu de l'École d'Alfort, 1822.)

Observations sur les acéphalocystes et les dystômes des moutons, lues à l'Académie royale de médecine, le 3 septembre 1822. (Journal général de médecine, 1822.)

De l'effet de la compression des nerfs pneumo-gastriques sur la voix du cheval. (Lecture à la Société de médecine, le 20 mars 1821.)

Observation d'un cancer de neuf kilogrammes dans l'estomac d'un cheval. (Journal général de médecine, tome LXXIX de la collection, XVIII de la 2e série.)

Expériences pour faire développer des maladies artificielles sur les ani-

maux.— Injection d'acide oxalique dans les plèvres. (Compte rendu de l'École d'Alfort, 1823.)

Observations de phlébite, d'artérite et de cordite. —(Compte rendu de l'École d'Alfort, 1824.)

Rapport sur un prétendu empoisonnement par des gobbes, 1824. — (Recueil de médecine vét.)

De la pleurésie du cheval, partie historique, 1824. — (Recueil de médecine vét.)

De la cardite, de l'aortite et de la phlébite, vulgairement connues sous le nom de vertige, vertigo, vertige abdominal, fièvre pernicieuse de Volpi.—(1825, Recueil de méd. vét.)

Rapport sur les causes du cornage.—(1825, Recueil de méd. vét.)

Journal pratique de médecine vétérinaire, consacré à l'étude des maladies sporadiques des animaux, aux épizooties et à leur thérapeutique, fondé par Dupuy en 1826.

Il a publié dans ce journal :

Considérations générales sur l'art vétérinaire, 1826.

Observations sur un cheval mort asphyxié par privation d'air, à la suite de vomissements qui ont duré pendant onze heures, 1826.

Ouverture d'un taureau dans lequel un corps étranger avait pénétré jusque dans le ventricule droit du cœur, 1826.

Rapport sur une maladie qui a régné en 1825 parmi les chevaux de MM. les gardes du corps de la compagnie de M. le duc de Luxembourg, 1826.

Rapport à un colonel sur l'état sanitaire des chevaux de son régiment, 1826.

Transfusion faite pour constater les effets de la noix vomique, par MM. Dupuy et Leuret, 1826.

Éloge de Girard fils, prononcé à la séance publique de l'Ecole d'Alfort en 1826.

Observation sur une altération de la moelle épinière dans une vache, 1826.

Note sur une affection éruptive causée par l'usage du sarrasin comme nourriture, 1826.

Note sur l'injection des médicaments dans les veines, 1827.

Note sur une maladie des moutons, 1827.

Note sur l'inoculation de la morve aiguë, 1827.

Nouvelles expériences sur la section des pneumo-gastriques, 1827.

Analyse du Mémoire de M. Darblay sur la nourriture des chevaux, 1827.

Note sur le crapaud du cheval, 1827.

Note sur l'altération du sang, 1827.

Observation sur les effets résultants de l'injection de l'opium et de l'acétate de morphine dans les veines du cheval, 1827.

Sur l'enseignement clinique, 1828.

Note sur la névrotomie et l'appareil sécréteur de l'ongle, 1828.

Rapport à M. le préfet des Pyrénées-Orientales sur les fièvres paludéennes des moutons, 1828.

Lettre sur la morve, à M. Olivier, vétérinaire, 1828.

Des fièvres essentielles dans les animaux domestiques, 1828.

De l'enseignement clinique vétérinaire, chirurgical et médical, 1828.

Recherches sur la rupture de l'estomac du cheval, mémoire lu à l'Académie royale de médecine, 1828.

Discours d'inauguration de l'Ecole royale vétérinaire de Toulouse, 1828.

Ramollissement de la moelle épinière dans le cheval, 1828.

Histoire de deux entozoaires (cœnures cérébraux), ténia globuleux (Chabert), hydatide cérébrale de Lamark, hydatides faciales, trouvés dans le grand ventricule droit du cerveau d'une génisse âgée de dix-huit mois à deux ans, 1829.

Rapport sur les avantages de nourrir les bestiaux à l'étable, lu à la Société royale d'agriculture de Toulouse, le 6 mai 1829.

De la nosologie vétérinaire, 1829.

Un mot sur la morve; analogie entre la morve aiguë et le claveau, 1829.

Observations sur les affections cancéreuses de la membrane nasale dans le cheval, 1829.

Maladie du cheval ayant quelque ressemblance avec le claveau, 1829.

De la médecine pratique, 1829.

Observation d'apoplexie du foie, d'affection tuberculeuse, d'affection comateuse, 1830.

Des effets de la noix vomique dans le cheval, 1830.

Mémoire sur la pommelière, lu à la Société royale de médecine de Toulouse, le 15 janvier 1830.

Paralysie d'une jument occasionnée par une fracture de la dernière vertèbre dorsale, 1830.

Paralysie observée sur un porc de dix-huit mois, 1830.

Cœnure situé dans la portion lombaire de la moelle épinière d'un agneau de dix-huit mois, 1830.

Procès-verbal d'autopsie d'une jument, 1830.

Apoplexie cérébrale, par MM. Dupuy et Prince, 1830.

Réflexions sur un empoisonnement miasmatique, lues à la Société royale d'agriculture de Toulouse, le 16 mars 1830.

Réflexions et expériences sur l'injection des médicaments dans les veines, 1830.

Observation de rage sur un bœuf, par MM. Dupuy et Prince, 1830.

Note sur un pain formé avec de la farine de paille pour la nourriture des animaux, 1830.

Lésions observées à l'ouverture d'un mulet âgé de onze ans, par MM. Dupuy et Prince, 1830.
Note sur les épizooties, 1830.
De l'affection scrofuleuse du porc, causée par un défaut d'alimentation azotée, par MM. Dupuy et Prince, 1830.
Note sur l'importance d'examiner les viscères des animaux sains, 1830.
Injection du vinaigre dans les plèvres d'une vache.—Résection d'une côte, par MM. Dupuy et Prince.
Plan général d'expériences pour la contagion de la morve, 1830.
Expériences sur le deuto-acétate de cuivre ou vert-de-gris du commerce, 1830.
Réflexions sur l'opération de la névrotomie, par MM. Dupuy et Prince, 1830.
Analyse du Traité dela morve de Lafosse, 1830.
De l'effet des cantharides sur l'économie du cheval 1830.
Note sur la clavelisation d'un troupeau, par MM. Dupuy et Prince, 1830.
Analyse des Eléments de chimie agricole de Davy, 1830.
Réflexions sur l'agriculture et l'art vétérinaire, 1830.
Recherches d'anatomie et de physiologie pathologiques, 1831.
Infiltration tuberculeuse du poumon du bœuf, par MM. Dupuy et Prince, 1831.
Expériences sur le camphre, 1831.
Injection d'acide oxalique dans les plèvres du cheval, 1831.
Plan raisonné du cours de chirurgie de l'Ecole de Toulouse, 1831.
Observation d'immobilité dans le cheval, 1831.
Ramollissement de la moelle épinière du cheval, 1831.
Observation sur un cheval affecté de rage.
Ablations de lipômes sur des chiennes, par MM. Dupuy et Prince, 1831.
Lettre adressée au ministre de l'intérieur en 1821, sur les avantages de transporter l'Ecole d'Alfort à Paris, 1831.
Remarques sur une hémorrhagie du péritoine dans le bœuf, par MM. Dupuy et Prince.
De la fluxion vulgairement appelée périodique, ou recherches historiques, physiologiques et thérapeutiques sur cette maladie, auxquelles on a ajouté des considérations sur le cornage, la pousse et la section des nerfs pneumo-gastriques. — Toulouse et Paris, 1829.
Quelques réflexions sur l'art vétérinaire. (Journal de médecine vétérinaire, 1833.)
Du crapaud du cheval. *Ibid.*, 1833.
Note sur un sujet de prix à proposer à l'Académie de médecine. *Ibid.*, 1833.
Analyse critique des ouvrages de M. Grognier. *Ibid.*, 1833.
Analyse d'un mémoire de M. Payen, sur les moyens d'utiliser les animaux morts. *Ibid.*, 1833.

Analyse de l'ouvrage de Vogely sur l'hippiatrie, 1833.
Analyse des recherches de M. Coste sur la génération, 1833.
Analyse d'un mémoire de M. Fodéré sur un épizootie, 1833.
Analyse des traités de matière médicale vétérinaire.
De l'injection des médicaments dans les veines.—Historique. *Ibid.*, 1833.
De la pathologie vétérinaire en général, 1834.
Nouveau cas de compression du nerf trifacial ou de la cinquième paire, 1834.
Observation de rage sur le cheval, 1834.
Observations multiples de pathologie vétérinaire, 1834.
Analyse des mémoires de Gohier, 1834.
Traité historique et pratique sur les maladies épizootiques des bêtes à cornes et à laine, ou sur la picote et la clavelée, in-8°.—Paris, 1837.
Note sur les épizooties en général, et opinion sur la nature de la morve, dans la discussion élevée au sujet de la morve de l'homme à l'Académie royale de médecine en 1834.
Observations sur la morve de l'homme, l'analyse du sang empoisonné, la composition du lait, les altérations du sang, l'intoxication arsenicale. (Bulletin de l'Académie royale de médecine, 1837.)
Note sur les acéphalocystes. (Bull. de l'Acad. royale de méd., 1838.)
Expériences et recherches sur la mortalité des bestiaux et sur les changements qu'on peut imprimer à l'organisation des bœufs destinés à la consommation. (Bull. de l'Acad. roy. de méd., 1838.
Note sur une espèce de mortalité des animaux domestiques, sa cause réelle et son remède. (Bull. de l'Acad. royale de médecine, 1839.)
Note sur la rapidité de la formation des ecchymoses, l'influence des marais sur les animaux. — Sur l'inoculation des virus d'une espèce à une autre, l'injection de matière cérébrale dans les veines. (Bull. de l'Acad. royale de méd., 1840.)
Observations sur la composition du lait, sur la nature de la morve. (Bull. de l'Acad. royale de méd., 1841.)
Observations sur la section des pneumo-gastriques, sur les épizooties, l'injection de matières putrides dans les veines, les ophthalmies par compression des nerfs, les lésions de la moelle. (Bull. de l'Acad. royale de méd., 1842.)
Note sur l'extirpation des ganglions cervicaux supérieurs du nerf grand sympathique. — Lecture devant l'Académie. (Bull., 1842.)
Observation sur l'élève du cheval, sur l'emphysème pulmonaire. (Bull. de l'Acad. royale de méd., 1843.)
Rapport sur une observation d'hydrophobie rabique communiquée à l'Académie royale de médecine en 1843. — Proposition d'un impôt sur les chiens. (Bull. de l'Acad. royale de méd., 1843.)
Observations sur le chaulage des blés. *Ibid.*, 1843.

Lettre sur les épizooties. (Clinique vétérinaire, 1843.)
Expériences sur l'altération du sang. — Note lue à l'Académie royale de médecine en 1844. (Bull.)
Note sur la paralysie des nerfs faciaux. — L'analogie de la pellagre et des effets du seigle ergoté. (Bull., 1844.)
Note sur les épizooties. — Lecture faite à l'Académie royale de médecine, 1844. (Bull.)
Nouvelles considérations sur les épizooties. — Lecture à l'Académie royale de médecine, 1844.
Un mot sur le cowpox. (Clinique vétérinaire, 1844.)
Allocution prononcée à l'ouverture de la Société vétérinaire et comparée de Paris. (Clinique vétérinaire, 1844.)
Nouvelle lecture sur les épizooties, 1845.
Simple et courte exposition du mécanisme de la rumination. (Bull. de l'Acad. royale de méd., 1845.)
Note sur l'introduction de l'air dans les veines. (Bull., 1845.
Nouvelle idée sur les épizooties indigènes et exotiques. (Bullet., 1845.)
Note sur la peste. (Bull., 1845.)
Considérations générales sur les épizooties. (Bull., 1847.)
Note sur l'introduction de l'air dans les veines, 1847.
Des fièvres intermittentes dans les animaux, 1847.

Typogr. de E. et V. Penaud frères, 10, rue du Faub.-Montmartre.